



Ablates
ASSOMPTION

RELIGIEUSES MISSIONNAIRES

A watercolor illustration of a multi-story building with light-colored walls and dark shutters. The building features several balconies with decorative railings. The style is soft and painterly, with visible brushstrokes. The sky is a pale blue, and the overall tone is serene and historical.

Soeur Mireille Garde, O.A.

MÈRE EMMANUEL-MARIE CORRENSON

co-Fondatrice des Oblates de l'Assomption

D'APRES SES LETTRES AU P. EMMANUEL D'ALZON





MARIE CORRENSON

Née le 20 juillet 1842 à Paris

Prise d'habit 7 avril 1867

Profession 18 avril 1868

Rappelée à Dieu le 24 juillet 1900

Mère Emmanuel-Marie Correnson a été choisie par le P. d'Alzon pour être " la mère des Oblates". Dans son coeur et malgré sa jeunesse il a déposé tout ce que l'Esprit Saint lui inspirait pour elle-même et pour ses filles : ardent amour de Notre Seigneur, zèle apostolique sans limites...

Les lettres du P. Emmanuel d'Alzon à Mère Emmanuel-Marie sont des témoignages de ces confidences spirituelles. Les lettres de Mère Emmanuel-Marie au P. d'Alzon nous montrent l'action du Seigneur dans son coeur et sa libre coopération à l'enfantement de la Congrégation.

Merci à Sr Mireille de nous présenter l'essentiel de ces confidences. Accueillons-les avec respect et tendresse, ce sont celles de notre Mère.

Mère Emmanuel-Marie s'est toute donnée au Seigneur, elle a fait pleine confiance au P. d'Alzon, elle a beaucoup aimé notre Congrégation et a beaucoup souffert pour elle. Aimons-la, à notre tour, d'un coeur filial.

Sr Georgette-Marie,
Sup. gén.



MARIE CORRENSON

Jeune fille

Lettres 1 à 8

Les premières lettres de la jeune Marie n'ont sans doute pas été conservées par le Père. Ainsi, la lettre de ce dernier du 6 avril 1864 dit :

" Nos lettres se sont croisées, mon enfant... Vous êtes donc, vous aussi, toute donnée à Dieu."

Or, nous ne possédons pas cette lettre de Marie qui " s'est croisée". Les numéros 1 et 2 dans les archives sont du 29 août 1864 et du 1er août 1865.

Si le P. d'Alzon connaissait la famille Correnson, et donc Marie depuis sa petite enfance, nous savons aussi que sa première entrevue concertée avec la jeune fille a eu lieu le 21 mars 1859. Sans doute, dès lors, cherche-t-elle auprès de lui une direction spirituelle. En tout cas, il l'a désignée comme Présidente des Enfants de Marie rattachées au Prieuré (des Religieuses de l'Assomption). Il l'insère aussi parmi les Adoratrices du Saint Sacrement et la même année, il dit dans une lettre à Mère Marie-Eugénie Milleret, fondatrice des Dames de l'Assomption, qu'il y a là " une sérieuse vocation religieuse pour sa Congrégation ". (Livret du P. Touveneraud, p. 21.)

Cette dernière phrase le montre, le P. d'Alzon pense déjà que la jeune fille de dix-sept ans est appelée à se donner totalement à Dieu. Sa vocation religieuse ne semble cependant pas encore pour lui une certitude. Des lettres plus tardives (par exemple 10 mai 1865) montrent le Père, quand il s'adresse à la jeune fille, encore hésitant sur la forme de son avenir. Par contre, dès le début, il l'encourage sans hésiter à la sainteté, à une grande perfection.

Les premières lettres que nous possédons de Marie Correnson vont nous aider à suivre de façon plus vivante, plus proche ce cheminement de notre Fondatrice.

La première est datée du 29 août 1864. A cette époque, le P. d'Alzon espère encore que les Dames de l'Assomption, en fondant pour cela une branche d' "Oblates tertiaires", prévues d'ailleurs dans leurs statuts, vont collaborer à la mission d'Orient. Marie ne parle pas directement de vocation religieuse, mais se dit "*obligée maintenant plus que jamais à prendre la vie au sérieux .*"

Elle continue ainsi : "*Je veux marcher dès à présent du côté de la perfection... Me donner à Notre Seigneur plus entièrement que je ne l'ai fait jusqu'aujourd'hui... M'unir à lui de la manière la plus intime.*" On saisit déjà l'attitude d'âme de la jeune fille et le sujet essentiel des lettres. Le désir apostolique apparaît aussi.

"J'avoue que je serais bien heureuse si je pouvais faire un peu de bien en ce monde et vous être utile en quelque chose."

La seconde lettre date d'un an plus tard : 1er août 1865. C'est après la fondation des Oblates, à laquelle Marie a assisté à Rochebelle, au Vigan, le 24 mai. Nous savons son émotion ce jour-là, mais il ne reste pas de lettre d'elle au P. d'Alzon qui en parle. Celle du 1er août nous apprend simplement combien, "de l'extérieur", la jeune fille s'intéresse aux Oblates. Elle félicite le Père de leur avoir amené et présenté avec beaucoup de tact une Supérieure. C'est " Mme Marie-Madeleine", Dame de l'Assomption. Elle regrette que les projets de sa famille ne lui permettent pas de venir à la prochaine prise d'habit. Elle parle des ornements d'autel et des quêtes faits pour la Bulgarie. On voit à quel point Marie Correnson est partie prenante de l'œuvre qui naît, mais c'est seulement "de l'extérieur".

Six lettres encore (n° 3 à 8, janvier 1866) précèdent celle où Marie répondra à la demande faite par le P. d'Alzon dans une lettre du 20 juillet :

"Pensez-vous pouvoir devenir la mère des Oblates?"

Les deux dernières d'entre elles sont postérieures à cette demande, mais Marie s'est donné du temps pour réfléchir et sa réponse ne datera que du 23 août, un grand mois après...

Ces lettres simples, et traitant en partie de problèmes occasionnels, nous font cependant découvrir assez bien l'âme de la jeune fille : son désir de perfection, sa confiance envers le P. d'Alzon, et aussi une réelle fermeté de caractère et une promptitude à agir dans le sens que lui demande le Père. Il s'agit déjà d'aider les Oblates dans leurs problèmes pratiques et de participer à la confection de linge liturgique et ornements pour l'Orient. Les dernières de ces lettres parlent de la prochaine installation d'un petit groupe d'Oblates (encore novices) au collège de Nîmes. Notons que Marie essaie aussi - et le fait avec intelligence - d'apporter une aide au Père dans ses autres œuvres : elle lui transmet les réflexions de l'évêque de Nîmes à propos d'une fondation projetée par le Père d'un externat à Alès et lui donne un conseil à ce sujet.

Sa fermeté apparaît dans la manière dont elle réagit envers ses parents, vis à vis desquels elle tient à garder sa liberté d'action apostolique et caritative : lettre du 27 janvier 1866. Dans la même lettre, on voit aussi combien elle tient à seconder les visées du P. d'Alzon, à propos de l'orientation à donner aux Enfants de Marie du Vigan.

Une légère tendance au scrupule par rapport à laquelle le P. d'Alzon la met en garde, ou l'hésitation qu'elle va avoir ensuite avant de s'engager ne doivent pas nous tromper sur la valeur de ce caractère. Marie est encore très jeune, un peu indécise parfois, marquée aussi par la tournure de pensée de sa classe sociale. Elle a cependant une personnalité droite, réfléchie et, quoique un peu craintive, assez entière et même décidée. On comprend que le P. d'Alzon, témoin de l'évolution intéressante de cette jeune chrétienne, commence à penser sérieusement à elle pour lui confier la nouvelle fondation.

La lettre du 4 février 1866 montre particulièrement bien comment Marie comprend les encouragements qu'elle reçoit du P. d'Alzon, les orientations d'âme qu'il veut accentuer en elle :

"Toute cette semaine, j'ai senti la nécessité de me donner complètement à Notre Seigneur. Entendons-nous, je n'ai rien vu de plus clair que d'habitude, mais j'ai compris que l'essentiel était de s'abandonner à Notre Seigneur et de ne chercher qu'à augmenter l'amour qu'on a pour lui."

Et dans la lettre suivante (1er mars 1866) :

"J'ai pu aller à l'église et m'unir d'intention au saint sacrifice que vous offrez en ce moment. Je me suis sentie poussée à forcer Notre Seigneur à me donner un véritable amour de Dieu, de l'Eglise et des âmes. "

La lettre du 20 août 1866, si elle n'est pas encore la réponse à la demande faite par le P. d'Alzon le mois précédent, exprime assez longuement déjà ses réflexions, ses hésitations à ce sujet :

" Y entrerais-je (chez les Oblates), n'y entrerais-je pas? C'est là mon unique préoccupation... Par moments, j'y suis toute décidée, mais alors il me semble que je ne fais cela que par un motif humain... Car, si une autre personne que vous me parlait des Oblates, je l'enverrais promener et rondement."



Premiers pas vers les Oblates de l'Assomption

Lettres 9 à 12

1. Le choix

La réponse du 32 août à la demande faite par le P. d'Alzon n'est pas une lettre très longue, mais on sent l'émotion cachée sous la clarté et la brièveté de l'expression.

Le P. d'Alzon avait détaillé sa demande en douze questions et sa première expression résume déjà un peu l'ensemble: "*Vous sentez-vous le courage...*"

Et lui-même souligne, au n° 6: "*Question essentielle : vous sentez-vous la force d'avoir un vrai cœur de mère ?*"

Les autres questions évoquent les diverses difficultés et les exigences spirituelles de l'engagement proposé.

Marie, en affirmant pour commencer : "*Décidément, je ne serai jamais Oblate* ", ne répond pas ensuite question par question, mais elle exprime bien clairement ce qui fait difficulté pour elle : "*J'aime encore mieux obéir que commander* "; puis, "*c'est el milieu dans lequel je serai obligée de vivre* "(qui me fait peur); enfin: "*Je ne me sens pas assez de courage pour demander à mes parents d'entrer dans une maison qui n'est pas assise.*"

Elle dit bien aussi, cependant, qu'elle est prête à l'austérité: "*Je vous l'ai dit souvent : la vie dure, pénible, ne me fera rien.*" Quant à la question essentielle, avoir un vrai cœur de mère, elle n'y répond pas ! Peut-être les réserves exprimées sur l'acceptation du milieu pourraient être considérées comme une réserve là-dessus ? Plus profondément, on peut penser que Marie se tait sur ce point parce qu'elle se sent prête à l'accepter, bien qu'elle refuse la proposition. De même sa dernière réflexion : "*Le bon Dieu ne el veut pas*", cache, sous la maladresse de son caractère absolu, une bonne volonté fondamentale : Marie veut avant tout se conformer à la volonté de Dieu.

Tout cela conduit le P. d'Alzon, s'il s'attriste du refus, à ne pas s'en décourager complètement. Sa réponse immédiate (n° 65) ne veut pas insister directement, elle mêle à un peu d'humour une extrême délicatesse dans son affection et le respect pour la personnalité de la jeune fille. Il prend sur lui la faute:

"Si j'avais su vous prêcher un peu plus d'exemple la vraie vie apostolique..."

Il lui redit son amitié et son estime surnaturelles que le refus n'a pas brisées :

"Vous n'êtes pas encore parfaite, je le sais, mais vous le deviendrez."

Seuls arguments, très discrets, pour un changement de décision possible : il évoque le regret qu'elle éprouvera plus tard en pensant devant Dieu qu'elle n'a pas su l'imiter dans ses abaissements. Et il suggère que le moment propice à la décision peut encore venir :

"Je pense que votre nid n'est pas encore fait. Si vous eussiez voulu prêter à l'oeuvre autre chose qu'un concours extérieur, j'y eusse vu de l'inconvénient jusqu'à nouvel ordre."

C'est ce dernier motif qui le poussera, après la nouvelle réponse de Marie, à lui proposer seulement, pour le moment, "un noviciat secret".

En effet, cette fois, elle répond aussitôt qu'elle a reçu la lettre. Elle exprime son regret, sa peine de son refus précédent, de son manque de générosité.

Elle s'humilie et demande pardon. *"D'ailleurs, ajoute-t-elle, après avoir lu votre lettre, je me suis offerte à Notre Seigneur comme peut-être je ne l'avais jamais fait... Je ferai donc ce que vous me dites dans votre bonne lettre. J'ai besoin aujourd'hui de vous renouveler mon vœu d'obéissance... O mon Père, faites-moi donc aimer Notre Seigneur, je sens que je ne l'aime pas, et pourtant, je voudrais l'aimer beaucoup et beaucoup."*

La décision, coûteuse mais sincère et aimante, la jeune fille n'a pu, semble-t-il, y dire oui qu'après avoir dit non ; sans doute est-ce la pleine conscience de sa propre faiblesse, autant et plus que les réflexions du P. d'Alzon, qui l'ont conduite à changer cette négation en un acquiescement totalement décidé, sur lequel elle ne reviendra plus.

2. Le noviciat secret

Sur la demande du Père, Marie reste donc dans sa famille, d'août 1886 à avril 1887, tout en se préparant sérieusement et directement à être Oblate de l'Assomption.

A Nîmes où il se trouve comme elle, le P. d'Alzon la voit souvent, et la dirige sans doute de très près. En nous basant sur les lettres, nous avons peu à dire de cette période, car il n'y en a presque aucune du P. d'Alzon à Marie Correnson et seulement deux de celle-ci.

La première, du 26 août, liée encore à la question du choix, redit son regret du refus premier et son acceptation. La seconde, datée du mois d'octobre, époque où le P. d'Alzon se repose à Lavagnac, parle de la mauvaise santé d'Eulalie de Régis, et du découragement des Oblates (toutes encore novices) qui font leur premier essai à Nîmes. Si pour elles, Mlle Correnson est encore une aide "de l'extérieur", on sent bien, à travers les quelques phrases de celle-ci, qu'elle prend l'oeuvre à coeur, comme pleinement sienne. Elle se sent déjà engagée.

Pendant ce noviciat, peut-être dirions-nous plutôt "postulat" de la Supérieure des Oblates, le P. d'Alzon l'a certainement dirigée plus intensément encore qu'auparavant vers une solide perfection, un grand amour de Notre Seigneur. Il l'a tenue au courant de ce qui se passait à Rochebelle, la formant, comme les autres novices, selon l'esprit de l'Assomption et le zèle apostolique des Oblates, tournés vers l'Orient.



Entrée effective dans la Congrégation

Lettres 12 bis à 18

La prise d'habit d'Oblate de Marie a eu lieu le 7 avril 1867. C'est le dimanche de la Passion. Depuis ce jour, elle signera ses lettres du nom choisi pour elle et avec elle par le Père : Soeur Emmanuel-Marie de la COMPASSION.

Cependant, s'il lui remet l'habit, cela reste encore secret. La jeune fille reprend ensuite le costume laïque et demeure dans sa famille jusqu'au 27 juin, "ce fameux 27 juin", écrira deux ans plus tard le P. d'Alzon, où se fait le départ effectif.

De l'année 1867, il nous reste de nombreuses lettres du P. d'Alzon à la "petite Mère", comme il commence à dire (n° 69 à 110) et dix lettres de Mère Emmanuel-Marie : cinq d'avant le 27 juin, et cinq de cette date à la fin de l'année.

1. Marie reçoit l'habit d'Oblate de l'Assomption

Une lettre du 12 avril 1867, fête de Notre Dame de la Compassion, exprime la joie et la reconnaissance *"d'être tout entière à Notre Seigneur et d'avoir été donnée par vous"*. *"Aussi, ajoute Marie, suis-je calme et ce jour est vraiment le plus beau jour de ma vie... Je m'attends à beaucoup de souffrances, mais cela ne me décourage point, car il me semble que c'est réellement le bon Dieu qui a voulu tout ce qui est arrivé."*

Il faudrait citer en entier cette lettre qui est très belle, et à la fois fervente et détendue. Dans la joie, dans la jeunesse de ses vingt-cinq ans, Marie a surmonté toute crainte, toute étroitesse. Elle se donne à Dieu sans réserve, sans regard sur elle-même.

La lettre n° 13, non datée mais certainement très proche, exprime aussi le don d'elle-même. C'est avec la même joie. Cependant, le caractère un peu tendu de la jeune fille y apparaît à nouveau :

«Je comprends la nécessité de cette vie de pénitence, de réparation, d'oraison et de zèle pour le salut des âmes dont vous me parliez ce matin... J'ai besoin de m'attacher à la Croix afin de réparer mes sottises, mais surtout pour devenir plus semblable à ce bon Jésus. Il me semble que Notre Seigneur me disait ce matin : Marie, ne crains rien...»

Comme il est bon pour nous, Oblates, de découvrir ainsi un écho de ce que pensait et ressentait notre Fondatrice au jour de son "don total"! Malgré sa vocation exceptionnelle de "première Mère", malgré son tempérament particulier, cela n'a-t-il pas beaucoup de ressemblance avec ce qu'a ressenti et doit ressentir toute nouvelle " épouse du Christ" dans la Congrégation ?

Les trois lettres suivantes représentent un échange avec le P. d'Alzon sur la manière dont Marie va quitter sa famille et faire son " noviciat officiel ." Malgré le caractère difficile du cheminement à envisager, on retrouve le même climat de confiance. Il est question aussi de l'affectation de certaines novices à Nîmes ou au Vigan, de leurs activités. On sent que déjà Mère Emmanuel-Marie commence plus nettement à donner son avis en tant que Supérieure générale, même si elle n'a pas encore été présentée comme telle à la plupart de ses filles. Seules, celles qui se trouvaient déjà au collège des Pères de Nîmes ont assisté à la prise d'habit.

2. Quittant ses parents Marie entre chez les Oblates

Ce fameux 27 juin, Marie Correnson quitte sa famille. Accompagnée par Isabelle de Mérignargues et Louise Coulomb, elle part pour le Vigan. Elle y est accueillie très aimablement par le P. Hippolyte et par Mme Arnal. Les Oblates expriment dans leur compliment la très grande joie qu'elles éprouvent d'avoir enfin une Mère "à elles".

Dans les deux lettres des 27 et 29 juin, Mère Emmanuel-Marie dit au P. d'Alzon ses sentiments, ses pensées à cette occasion. A travers un peu d'émotion, on sent que la paix et la joie dominant : joie du don à Dieu, joie de porter cette fois définitivement le costume ; joie et reconnaissance pour tous ceux qui l'ont aidée et aimablement reçue. Sr Marie de Saint-Jean (Louise Coulomb) qui tenait lieu de maîtresse des novices, ajoute quelques lignes charmantes à la lettre de Mère Emmanuel-Marie : "Vous serez content de moi, mon cher Père, quand vous saurez de quelle façon je soigne votre fille. Elle est très bien, et n'a pas trop pleuré, peut-être moins que moi qui m'en suis donné quand on a chanté le Magnificat."

Il faut noter que ces deux lettres ne font même pas allusion aux réactions à prévoir de la part des parents, ce qui pourtant devait être le grand souci de Marie. Ce silence traduit bien son détachement et sa confiance. Les lettres du P. d'Alzon à Marie, elles, racontent bien entendu les réactions des parents quand ils ont été prévenus. Nous savons ainsi que, " malgré un peu de tension", "tout s'est passé assez bien". Marie reste au Vigan à peine quinze jours, ou un peu moins. Elle revient vite chez les Oblates de Nîmes. Elle a sa première entrevue de religieuse avec ses parents (au prieuré des Religieuses de l'Assomption, non chez les Oblates). C'est encore par le P. d'Alzon, lui-même maintenant au Vigan, que nous le savons : tout s'est bien passé, et dans sa joie il ne récite pas moins de quatre Te Deum en action de grâce de l'événement !

3. Novice et supérieure générale en même temps

Après un bref séjour à Nîmes, Mère Emmanuel-Marie va passer les mois de juillet et d'août sous la direction de Mère M.-Eugénie de Jésus à Paris, puis à Ems, ville d'eau voisine de Cologne. Le P. d'Alzon, qui avait espéré un moment les y accompagner, en est empêché par ses occupations de Supérieur général.

Les trois autres lettres de Mère Emmanuel-Marie au P. d'Alzon qui sont restées de son noviciat (n° 16 à 18) datent de cette période. Elle souligne la bonté désintéressée de Mère M.-Eugénie et des autres religieuses à son égard. Chargées surtout de l'initier aux formes extérieures de la vie religieuse, elles ont dû le faire parfaitement. Mais l'on voit aussi, avec un certain amusement, qu'elles auraient aimé modifier le costume de la jeune religieuse. Mère Emmanuel-Marie, non sans finesse et même avec un certain humour, se plie à tous les essais, s'abrite derrière la volonté du P. d'Alzon pour n'accepter aucune modification définitive sans son avis.

Ses lettres expriment toujours la bonne volonté de la jeune religieuse, son fréquent recours au Saint Esprit, la conscience qu'elle a de ses défauts. Mais il y est surtout question de détails pratiques et des impressions du moment. Notre Fondatrice y apparaît une excellente observatrice des personnes et des caractères. Elle est un peu critique parfois, mais en même temps pleine de mesure dans les appréciations qu'elle porte, et de bon sens dans les attitudes. Bien consciente et bien reconnaissante de la valeur qu'a pour elle cette expérience de vie religieuse, elle met tout son soin à en profiter au maximum.

Mère Emmanuel-Marie est de retour chez les Oblates du Vigan le 1er septembre 1867. Dès le mois d'octobre, Nîmes devient sa résidence. Nous n'avons plus de lettres d'elle jusqu'en 1869, c'est-à-dire plusieurs mois après la fin du noviciat.

Le P. d'Alzon peut la rencontrer très fréquemment, et la chance de cette proximité prolongée a comme inconvénient pour nous le manque de lettres. Les Oblates sont déjà une trentaine, les premières entrées font leur troisième année de noviciat, et le P. d'Alzon écrit à ce propos à la Fondatrice (31 août 1867) :

"Etablissez-bien que cette troisième année de noviciat sera pour elles une année très sérieuse, où tous les fruits qui ne seront pas suffisamment sains seront retranchés."

Pour Mère Emmanuel-Marie aussi, c'est une année très sérieuse, celle du noviciat officiel après la préparation personnelle secrète. Le P. d'Alzon, dans la même lettre, en résume l'esprit :

" Dieu, ma fille, fera pour vous de grandes choses si vous savez être sienne, son instrument humble, souple, intelligent. Je voudrais que, de Nîmes au Vigan, vous puissiez jeter par la fenêtre de la diligence Marie Correnson et ne laisser arriver à Rochebelle que la Mère Emmanuel-Marie de la Compassion, mais toute revêtue de Notre Seigneur."

4. La profession

Le 18 avril 1868, Mère Emmanuel-Marie fait entre les mains du P. d'Alzon, dans la chapelle du collège de Nîmes, sa première profession qui est déjà celle des vœux perpétuels. Le lendemain, cinq autres Oblates prononcent leurs vœux. Elles s'embarquent dès le 24 à Marseille pour l'Orient. Les professions suivantes auront lieu le 6 septembre (sept Soeurs) et le 19 septembre (trois Sœurs). Nous n'avons pas de témoignage direct de ce jour dans les lettres. Comme on l'a vu, aucune lettre de notre Fondatrice ne nous est parvenue de cette période. Citons au moins quelques lignes de la première lettre du P. d'Alzon écrite à Mère Emmanuel-Marie après sa profession. Elle est du 21 juin 1868.

Au Vigan où elle est allée, la Mère rencontre pas mal de difficultés. Tout en les expliquant - et par-là, il les minimise un peu le P. d'Alzon ne lui cache pas que ce sera son lot normal : *"Je m'attendais un peu à toutes les misères que vous racontez, et je crois qu'il faut que vous les connaissiez dans le détail (...) vous devez souffrir, mais c'est là le vrai noviciat d'une Supérieure."*

Et après avoir analysé la situation et donné des conseils sur la manière d'agir, il revient, dans les derniers paragraphes, à la vocation propre de sa fille : *"Oui, pauvre petite Mère, vous aurez de durs moments à passer. Vous êtes bien la Mère Emmanuel-Marie de la Compassion. Je vois dans l'épreuve l'indice de la fécondité. Elargissez votre cœur et vos bras, croyez bien que vous en aurez plus besoin que vous ne le pensez pour y recevoir la famille dont Dieu veut que vous soyez la mère."*

On le voit, le P. d'Alzon, tout en guidant de très près sa fille dans son rôle pratique de fondatrice, lui fait confiance et lui parle virilement. Ce n'est plus une novice. Quoique toute jeune, c'est déjà, maintenant au sens complet, la Supérieure générale de cette oeuvre nouvelle. Avec le soutien du Fondateur, elle est appelée à en prendre la pleine responsabilité.



Avec le fondateur,
fondatrice et
supérieure générale

Lettres 18 bis à 46 bis

Nous possédons une trentaine de lettres allant d'après la profession de la Fondatrice jusqu'à la mort du P. d'Alzon (1869-1880). Les dernières sont de 1879. Onze ans, c'est assez long peut-être, c'est bien peu pour ce travail d'organisation de la Congrégation naissante. On peut dire que Mère Emmanuel-Marie est restée bien jeune " sans père, orpheline à la tête de la Congrégation".

Cet aspect de souffrance, de " compassion " qu'il lui annonçait comme une composante de sa vocation propre, nous savons combien il a été intense après la mort du Père. Il fut marqué, entre autres, par la coupure en deux de la Congrégation (coupure momentanée, mais dont elle n'a pas vu la fin), puis sa déposition de Supérieure générale.

L'un des derniers souvenirs que nous ont transmis encore en 1965 (au moment du centenaire de la Congrégation) les quelques Soeurs âgées qui avaient un peu connu notre Fondatrice suggère bien cette souffrance : Mère Emmanuel-Marie venait souvent pleurer et prier auprès de la Piéta qui se trouvait alors dans un petit bosquet au milieu du jardin.

La lecture de ses lettres au P. d'Alzon ne nous fait connaître, évidemment, que la période ayant précédé cette épreuve. Jusqu'en 1880 nous voyons déjà, cependant, que les difficultés n'ont pas manqué à la jeune Supérieure. Elles venaient de son inexpérience, des orientations à donner aux Soeurs, de certaines incompréhensions, des caractères difficiles. Elles étaient aussi causées ou augmentées par l'insuffisance de sa propre santé.

1. Des lettres qui nous éclairent moins bien

Mère Emmanuel-Marie écrit au P. d'Alzon quand l'un ou l'autre sont absents de Nîmes. Ces séparations sont brèves, le plus souvent : voyages de la Mère (pour se reposer) à Vichy... plusieurs fois aussi à Lourdes; voyage du Père au Vigan, à Paris, dans d'autres lieux où l'appelle sa tâche ou sa santé. La plus longue séparation sera due au Concile Vatican I, puisque le P. d'Alzon est à Rome de novembre 1869 à juillet 1870. Malheureusement, si le P. d'Alzon a écrit souvent à la Mère ou au groupe des Oblates, il n'a gardé que deux lettres parmi celles qu'elle lui a envoyées et auxquelles il fait souvent référence.

Faut-il dire que la lecture de ces trente lettres est un peu décevante par rapport aux vingt précédentes ? Elles sont moins personnelles, ou plus exactement parlent moins de la personnalité, de la spiritualité, de l'évolution de la correspondante. Celle-ci est déjà formée. Elle s'exprime maintenant surtout en supérieure responsable de l'oeuvre, pour donner des nouvelles des Soeurs, pour exposer où en sont les difficultés qu'elle rencontre, et ce sont bien souvent des difficultés matérielles d'argent, de constructions, ou encore concernant les affectations des Soeurs. Les questions plus intimes devaient se traiter surtout de vive voix, quand le Père était présent.

Cependant, une lecture suivie attentive n'est pas sans nous faire mieux connaître quelques traits de physionomie importants de notre Mère fondatrice. Relevons les plus intéressants.

2. Confiance mutuelle

La confiance de Mère Emmanuel-Marie envers le P. d'Alzon est totale, son affection pour lui est très grande. Elle se soucie de sa santé, de son apostolat. Elle évite de trop lui écrire ou trop lui demander de lettres quand elle le sait surchargé, et pourtant elle avoue combien ces échanges lui font de bien, lui donnent de la joie. C'est presque dans chaque lettre qu'on pourrait relever des formules exprimant, parfois très joliment, cette confiance et cet intérêt :

"C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance et j'ai beaucoup prié ce matin à la messe, d'ailleurs je le fais sans cesse... J'ai prié pour vous, pour vos oeuvres et pour votre chapitre." (Lourdes, 30 août 1869 ou 1868.)

"Vous êtes fatigué... Tâchez de ne pas vous tuer tout à fait, vous ne sauriez croire combien vos filles ont besoin de vous." (Nîmes, 7 septembre 1872.)

"Je tâcherai de me transformer, aidée par vous j'y arriverai, si vous saviez le bien que vous me faites quand vous me parlez ainsi, j'aime être ainsi stimulée au bien." (Nîmes, 14 avril 1879.)

Quant à la confiance et l'estime du P. d'Alzon envers la jeune supérieure qui a déjà acquis une certaine expérience, on la devine dans la manière dont elle lui donne des nouvelles, aussi bien des Soeurs que des tractations d'argent ou des projets pour l'œuvre : Mère Emmanuel-Marie parle en supérieure qui sait prendre des décisions, tout en veillant à ne pas s'écarter des orientations données par le Père. Un seul exemple : *"J'ai refusé à Sr Victoire d'aller à Margueritte voir une de ses cousines qui ne garde pas le lit mais qui est souffrante. Je me suis appuyée sur la défense que vous m'aviez faite pour les deux sœurs du P. Félix."* (Nîmes, 5 août 1879.)

3. Responsabilité assumée

Quelques lettres de 1873 reflètent la divergence de vue entre le Père et la Mère à propos de l'ouverture d'une école à Nîmes, rue Séguier, par les Oblates. On sait que le P. d'Alzon craignait le mécontentement des Religieuses de l'Assomption qui pouvaient voir dans cette école une rivale du pensionnat ouvert par elles un peu avant au " Prieuré" assez proche dans Nîmes. On sait aussi que le Père, ayant écouté le point de vue de Mère Emmanuel-Marie, non seulement la laissa faire selon son idée, mais s'occupa lui-même avec beaucoup de coeur de cette petite école (qui, bien plus tard, deviendra le grand "Institut d'Alzon") et de ses élèves.

Il est impossible de suivre l'histoire de ce petit différent avec les seules lettres de Mère Emmanuel-Marie. Ce qu'on peut y voir, c'est qu'elle dit son point de vue très librement, avec un peu d'agacement au début, et même une certaine vivacité. Elle ne parle plus au P. d'Alzon seulement comme une enfant soumise, ainsi que quand elle était jeune fille ou novice, mais comme une partenaire, une collaboratrice dans l'action. Cependant, ajoutons-le, pas un mot ne peut faire douter de son obéissance, de sa soumission filiale. Elle la réaffirme, au contraire, même dans ces lettres-là, alors qu'elle ignore encore ce que sera la décision finale.

Cet exemple le montre, la Fondatrice a pris pleinement en charge la Congrégation: l'œuvre et son développement, les Sœurs, leur santé, leur sanctification; ajoutons aussi : la recherche des vocations.

Pour la Bulgarie cependant, où elle n'est jamais allée, sa fort mauvaise santé lui aurait-elle permis un tel voyage dans les conditions de transport de l'époque ?- tout en s'y intéressant, elle s'appuie complètement sur la direction du P. Galabert et le gouvernement des Supérieures locales.

Parmi beaucoup d'autres, voici encore un tout petit exemple. Il le montre, Mère Emmanuel-Marie sait à la fois prendre elle-même des initiatives, le faire en s'inspirant de l'esprit du P. d'Alzon (ici, son amour de l'Eglise et du Pape) et même se référer à lui, au moins mentalement, quand elle ne peut le faire de vive voix. Le 5 mars 1878 elle lui écrit à Rome :

"Vous avez vu dans l'Univers que nos enfants ont fêté le joyeux avènement de Léon XI. J'aurais dû vous demander conseil, mais j'ai supposé la permission, d'autant plus qu'à faire les choses il faut être des premiers, autrement on ressemble trop au "mouton de Panurge".

Quand il s'agit des Soeurs, la Mère se montre lucide et clairvoyante, relève parfois les faiblesses, mais elle sait aussi souligner les bons aspects :

"Rien de nouveau à vous annoncer, si ce n'est que Mère M.-Raphaël fait travailler avec sérieux Sr M.-Christine et Sr Henriette. Il est agréable de voir les Soeurs s'attacher aux choses dont elles sont chargées. " (8 juillet 1873)

La tendance au scrupule que lui avait reprochée le P. d'Alzon paraît surmontée en grande partie. Cependant Mère Emmanuel-Marie perçoit vivement les difficultés, même si une pensée surnaturelle l'aide bien vite à reprendre le dessus.

"Je vois bien qu'avec certaines gens qui ont horreur des intrigues il n'est pas facile de s'entendre. Enfin ce qu'il y a de sûr, c'est que, si c'était à refaire, je le referais, car mes intentions étaient bonnes. La mort de Sr Marguerite ne me fera pas regretter ce que j'ai fait. " (13 novembre 1869. Il s'agit d'un petit différent avec le P. Vincent de Paul.)

Parfois même, c'est elle qui pousse le P. d'Alzon à l'optimisme : Ainsi, comme il lui avait écrit que le rapide développement des "Pernettes "(Petites Soeurs de l'Assomption qui étaient déjà 70 !) lui faisait faire des "péchés d'envie" pour les Oblates, elle répond :

"Après tout, 22 Soeurs en Bulgarie, 2 à l'Espérou, 9 au ciel et 28 en France fait, si je compte bien, 61; pour aller à 70, ce n'est pas si difficile."

Notons au passage l'humour de la phrase : les deux Soeurs de l'Espérou auraient dû être comptées parmi celles de France et... les 9 au ciel ?..

Prenons encore, dans une lettre plus ancienne, une expression qui résume bien cette confiance de la Mère, un optimisme basé non pas sur sa nature un peu craintive mais sur sa foi :

"Je pense que la Sainte Vierge prendra notre cause entre les mains, aussi je n'ai plus peur, puisque Marie est notre avocate."
(30 août 1869.

4. Fragilité due à la mauvaise santé

Cette confiance est d'autant plus méritoire que la santé de Marie, fragile on le sait depuis sa naissance, reste un point noir. Cette déficience physique explique son caractère craintif et parfois, par réaction, trop volontaire, qui se durcira peut-être un peu après la mort du P. d'Alzon. Quelques citations prises au long de ses lettres montreront bien que cette fragilité l'a constamment accompagnée, la tournant toujours d'ailleurs vers des pensées surnaturelles.

"Je suis très faible et tellement fatiguée que j'ai passé l'après-midi de mardi dans mon lit, à peine si l'on sentait battre mon pouls... Enfin, mon mal de gorge ne m'empêche pas d'aimer Notre Seigneur, c'est tout ce que je demande, être unie à Dieu autant que possible." (12 août 1869.)

"Je souffre du cœur. Mes palpitations sont continuelles. Peut-être le bon Dieu le permet-il afin qu'on puisse constater la guérison, si toutefois je l'obtiens... car j'avoue que par moment, je ne prends pas très bien mon mal. Je trouve que c'est long, que c'est ennuyeux, au lieu de m'en réjouir comme el feraient les saints." (19 juillet 1871.)

"Je vous remercie beaucoup d'avoir pensé à moi à Notre Dame de Bonheur, qui cependant n'a pas voulu me guérir, pour faire cette gracieuseté à Notre Dame de Lourdes."

Et elle ajoute cet aveu où se traduit, bien plus sans doute que du découragement, une ardeur apostolique qu'elle regrette de devoir freiner : *"Je souffre tant d'être réduite à me soigner."* (8 juillet 1876.)

Arrêtons-là cette ébauche de photographie prise selon un cadrage et un " temps de pose " limités par la substance des lettres. Telle qu'elle, elle nous a paru constituer cependant un document intéressant, traçant pour nous les traits de notre Mère fondatrice. Une dernière citation pour conclure, elle illustrera à nouveau certains de ses traits principaux :

"Mon Père, merci mille fois de vos bonnes lettres et de vos ferventes prières. C'est à elles que je dois mes bonnes dispositions de ces jours-ci; hier, fête de la Compassion et anniversaire de mes vœux, je les ai renouvelés avec toute l'ardeur dont je suis capable." (19 avril 1878.)